

www.e-rara.ch

Le Robinson Suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants

Wyss, Johann David

Paris, 1814

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACH WYS JD 10/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13400>

Chapitre XXXIV. Nouvelle pêche; nouvelles expériences, nouvelle chasse, nouvelles découvertes, nouvelle maison.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

~~~~~  
CHAPITRE XXXIV.

*Nouvelle Pêche; nouvelles Expériences, nouvelle Chasse, nouvelles Découvertes, nouvelle Maison.*

L'ARRANGEMENT de notre grotte allait toujours son train, et devint tantôt une occupation principale et tantôt un accessoire, suivant que nous avions d'autres affaires plus ou moins importantes: nous avançons lentement, mais assez cependant pour espérer d'y être établis chaudement à la saison pluvieuse.

Depuis que j'avais découvert dans notre grotte le spath gypseux (1) comme

---

(1) Le gypse est une substance minérale composée de chaux et d'acide sulfurique; on pourrait à la rigueur le considérer comme:

le fond ou la base du cristal de sel , j'espérais en tirer un avantage immense pour notre bâtiment ; mais ne voulant pas agrandir notre demeure en creusant davantage , je cherchai dans la continuation du rocher quelque endroit facile à faire sauter ; j'eus bientôt le bonheur de découvrir près de notre magasin , derrière une avance de rocher , un passage naturel qui y conduisait , et une quantité de fragmens de

---

un sel neutre ; mais comme il n'est que très-peu soluble , ou susceptible de se fondre , et qu'il a d'ailleurs tous les caractères extérieurs d'une pierre , les minéralogistes le considèrent comme une matière pierreuse. Les principales variétés qu'il présente sont le gypse commun ou pierre à plâtre , le gypse compacte ou l'albatrice , qui est une espèce d'albâtre , et le gypse cristallisé , connu sous le nom de *selenite* , qui se trouve sous les formes de lames , d'éguilles , de fer de lance , et d'autres très-extraordinaires.

gypse déjà détachés. J'en fis porter beaucoup près de notre cuisine , et chaque fois que nous faisions du feu j'en faisais rougir quelques morceaux. Lorsqu'ils étaient calcinés et refroidis, on les réduisait en poudre blanche avec la plus grande facilité; j'en remplis des tonnes, que je fis mettre à l'abri pour nous en servir dans l'intérieur de la grotte. Je voulais me servir de mes carreaux de pierre, les réunir avec ce gypse, en former nos parois et nos séparations, épargner par-là une quantité de planches, et faire notre bâtiment plus solide et plus joli.

Il est incroyable combien nous obtînmes de plâtre en peu de temps; mes fils s'en étonnaient et prétendaient que j'augmentais le tas pendant leur sommeil, mais je les assurai que je n'avais garde de ne pas dormir moi-même, et qu'avec mes bons aides je n'avais nul besoin d'user de tels moyens. Vous

voyez , leur dis-je , combien on avance lorsqu'on ne perd pas un moment et qu'on va toujours droit à son but. Nous avions d'abord regardé comme impossible de bâtir une maison , n'étant ni charpentiers ni maçons ; à présent nous voilà gypsiers , et si nous l'avions bien à cœur nous pourrions aussi faire des plafonds unis comme une glace à nos chambres : nous avons la matière et l'intelligence , et avec de la patience et du courage , l'homme vient à bout de tout , même de ce qui d'abord lui paraissait impossible.

Le premier emploi de mon plâtre fut une couche sur nos tonnes de harengs , qui me donna un couvert parfaitement impénétrable à l'air ; je n'en mis cependant qu'à quatre tonnes : je destinais les autres à être fumés et séchés. Nous arrangeâmes à cet effet dans un coin écarté une hutte à la manière des pêcheurs de harengs hollandais et amé-

ricains, composée de roseaux et de branches, au milieu de laquelle nous plaçâmes à une certaine hauteur une espèce de gril, sur lequel les harengs furent déposés; nous allumâmes en dessous de la mousse et des rameaux frais qui donnèrent une forte fumée; nous fermâmes soigneusement la hutte, et nous obtînmes des harengs bien fumés, d'un jaune d'or brillant et apétissant; nous les serrâmes dans des sacs suspendus dans notre magasin, et ce fut encore une bonne provision d'hiver.

Environ un mois après la grande expédition des harengs, qui avaient quitté nos parages, nous eûmes une autre visite qui nous fut tout aussi profitable; la baie du Salut et les rivages voisins se trouvèrent pleins d'une quantité de gros poissons qui s'efforçaient de pénétrer dans l'intérieur du ruisseau pour déposer leurs œufs entre les pierres et dans l'eau douce. Jack fut

le premier qui guetta l'arrivée de ces étrangers. Papa, s'écria-t-il, j'ai vu une quantité de baleines nager dans le ruisseau des Chakals; mais elles viennent beaucoup trop tard si elles veulent manger des harengs : il n'y en a plus pour ces gourmandes.

*Moi.*—J'ai grand peur, petit homme, que tes baleines ne soient comme les grands bras de monstre que tu voyais dans la mer. Un régiment de baleines dans notre ruisseau me paraît très-singulier; à peine pourrait-il en contenir une.

*Jack.* — Mais venez, papa, venez voir vous-même; il y en a qui sont aussi grosses que vous, et si ce n'est pas des baleines, ce n'est pas des harengs non plus, je parie.

*Moi.*—A la bonne heure, tu permets au moins qu'on marchande avec toi, et du hareng à la baleine, il y a encore quelques poissons; ainsi je parie pour

toi que les tiens ne sont pas des harengs.

Il me parut cependant qu'il valait la peine d'aller voir ces nouveaux venus. Nous descendîmes au bas du rivage, à l'embouchure du ruisseau, et je vis effectivement une quantité immense de très-beaux poissons de mer s'approcher lentement pour chercher à remonter le ruisseau, où quelques-uns étaient déjà entrés; il y en avait de quatre à huit pieds de longueur. Je pris les plus gros pour des esturgeons à leur museau pointu; d'autres moins grands ressemblaient à des truites, et je jugeai que c'étaient des saumons; leur nombre était considérable, et leur marche plus fière et plus redoutable que celle des harengs. Mon petit Jack triomphait comme si c'eût été une armée à ses ordres. Eh bien! papa, me dit-il, vous conviendrez que c'est bien autre chose que vos petits harengs! Un

seul de ces drôles - là remplira une tonne.

Oui, sans doute, lui dis-je d'un ton sérieux; à présent, mon petit ami, je te prie de sauter dans l'eau et de me jeter ces poissons l'un après l'autre pour que je les sale et les fume.

Il me regarda avec des yeux étonnés et comme dans le doute si ma demande était sérieuse; puis tout-à-coup il prit son parti: Oui, papa, de tout mon cœur; je reviens à l'instant. Il prit sa course du côté de la caverne, d'où il revint bientôt avec des flèches, un arc, des vessies de chiens marins, et un paquet de ficelle pour attraper tous ces beaux messieurs, me dit-il, en me montrant ce qu'il apportait. Je le regardais avec intérêt et surprise, sans comprendre ce qu'il voulait faire; sa physionomie animée, ses mouvemens prompts et gracieux, et sa contenance déterminée m'amusaient infiniment. Il

attacha ses vessies au milieu avec une longue ficelle, dont il noua un bout à la flèche, à laquelle il avait attaché un crochet de fer; il laissa le paquet de ficelle à terre près du rivage, chargé de pierres aussi grosses qu'il put en soulever; il prit alors son arc, mit la flèche dessus, elle part, et va percer le plus gros des saumons. Mon petit chasseur fit un saut de joie. Au moment même Fritz nous avait rejoint; il fut témoin du triomphe de son frère, et n'en eut aucune jalousie. Bien, Jack, lui dit-il, tu seras bientôt aussi bon tireur que moi; à mon tour à présent. Il courut à la maison, et revint bientôt avec le harpon et le dévidoir, et accompagné d'Ernest, qui voulait aussi se signaler contre quelques monstres marins. Nous fûmes bien aises de les voir arriver à notre secours; le saumon blessé se débattait tellement, que malgré tous nos efforts pour retenir la

ficelle, nous avions peur qu'elle ne se cassât, et que cette belle proie ne nous échappât; enfin elles s'affaiblit peu à peu; Ernest et Fritz joignirent leurs forces aux nôtres, et nous parvînmes à la tirer sur le rivage, où j'achevai de la tuer.

Cet heureux commencement de pêche nous donna de l'émulation à tous; Fritz saisit le harpon avec le dévidoir à corde; moi, comme Neptune, je pris en main un trident, Ernest prépara le grand hameçon, et Jack de nouveau sa flèche, avec les vessies qui servaient à retenir le poisson frappé sur l'eau et à l'empêcher d'enfoncer. Nous sentîmes alors la perte de notre bateau de cuves, avec lequel nous aurions pu suivre le poisson et le prendre bien plus facilement, au lieu que nous étions forcés d'attendre qu'il en vînt à notre portée; mais il y en avait une si grande quantité, et ils se pressaient tellement pour entrer dans le ruisseau,

que nous n'eûmes bientôt plus qu'à choisir, et que nous fîmes une pêche abondante. Jack manqua deux fois, mais il eut enfin le bonheur d'attraper un esturgeon formidable, que nous eûmes assez de peine à amener; il appela à son secours sa mère et le petit François, qui arrivèrent aussi. Pour ma part, j'avais amené deux gros esturgeons, mais j'avais été obligé d'entrer à mi-corps dans l'eau pour m'en emparer. Ernest, avec son hameçon à grand crochet, en eut aussi deux petits. Fritz avait jeté son dévolu et son harpon sur un esturgeon de huit pieds au moins; tous ses efforts pour tourner la corde du dévidoir furent inutiles : je fus obligé d'aller à son secours, et nous eûmes besoin d'une seconde corde pour l'attirer au rivage, et d'y atteler le buffle.

Tous nos poissons furent d'abord ouverts et rangés comme il le fallait

pour les conserver. Je fis mettre à part avec soin tous les œufs, dont il se trouva au moins une trentaine de livres, pour en faire du caviar, ce mets si estimé des Hollandais et des Russes, et les vessies pour en faire de la colle de poisson qui nous serait utile à mille choses. Je conseillai à ma femme de faire bouillir quelques saumons dans de l'huile, comme on prépare le thon sur la Méditerranée, et pendant qu'elle s'en occupait, je préparai mon caviar et ma colle. Pour le premier, après avoir fait laver bien proprement toute cette masse d'œufs dans plusieurs eaux, ils furent mis pendant vingt-quatre heures très-pressés dans une calebasse percée de petits trous. Lorsque le liquide fut bien écoulé, nous les sortîmes de là en masses solides comme des fromages; on les porta dans la cahutte à fumer, et nous eûmes encore une petite consolation de plus pour le temps des

longues pluies. A présent, dis-je à mes enfans, préparons les vessies pour en faire de la colle de poisson, une des plus fortes et des meilleures qu'on connaisse. Je leur fis couper les vessies en lanières, les attacher fortement à un bout, prendre l'autre avec une large pince, et la tourner jusqu'à ce qu'elle formât une espèce de nœud ou de coquille qu'on mit sécher au soleil; c'est la seule préparation qu'il y ait à faire pour obtenir de la colle; elle devient d'une dureté extrême, et lorsqu'on veut s'en servir, on la coupe en petits morceaux qu'on place sur un feu doux. Nous nous mîmes d'abord à l'ouvrage, et nous obtînmes une colle si belle et si transparente, que j'eus l'idée de faire avec de grands morceaux de ces vessies séchées, des vitres pour les fenêtres.

Après ce travail il fut question de nous faire une nacelle légère pour rem-

placer le bateau de cuves et naviguer près du rivage. Je voulais la faire d'écorce comme les sauvages, et je n'avais pas de temps à perdre pour profiter encore de la sève; il fallait choisir pour cet effet un tronc d'arbre assez gros pour remplir ce but, et je proposai à mes enfans de faire une expédition lointaine pour en chercher un : il y en aurait eu peut-être dans le voisinage, mais tous m'étaient précieux, les uns par leurs fruits, d'autres par leur ombrage, et je ne voulais pas dégarnir le paysage autour de notre habitation.

Comme à l'ordinaire, nous tâchâmes dans cette course d'atteindre plus d'un but; nous étions avides avant tout de nouvelles découvertes, mais nous voulions en passant voir nos plantations et nos champs semés par ma femme de graines européennes. Nous voulions aussi avant les pluies faire une bonne

provision de baies à cire , de gomme élastique et de calebasses. Notre jardin potager près de Jeltheim réussissait à merveille ; la végétation y était étonnante, et sans beaucoup de soins nous avions toutes sortes de légumes d'un goût excellent, qui fleurissaient et mûrissaient successivement, et nous promettaient pour tous les mois d'été une abondante récolte de pois , de haricots, de fèves, de laitues ; il n'y avait autre chose à faire que des arrosements fréquens pour prévenir la sécheresse du sol, les canaux de palmiers y conduisaient de l'eau du ruisseau autant que nous en voulions. Nous eûmes aussi des concombres et des melons délicieux, qui nous furent très-agréables pendant les grandes chaleurs. Nous moissonnâmes une immense quantité de bled de Turquie, dont les épis étaient longs d'un pied. Nous vîmes prospérer la canne à sucre, plantée et cultivée, et enfin

la plantation d'ananas sur les hauteurs à côté de l'avenue nous promettait un délicieux régal.

Cette prospérité dans notre voisinage nous donna de douces espérances pour les plantations lointaines. Résolus d'aller les visiter, nous partîmes un matin tous ensemble de Jeltheim.

Notre chemin passa d'abord par Falkendorsf; nous voulions nous y reposer, y coucher. Nous allâmes visiter le champ que la bonne mère avaitensemencé très-libéralement; les grains avaient levés d'une telle épaisseur, qu'ils formaient des touffes ou des paquets de différentes espèces de céréales, partie en fleurs, partie en épis, qui faisaient l'effet le plus singulier. Nous coupâmes tout ce qui nous parut être mûr, puis nous le liâmes en gerbes, et nous le portâmes à Falkendorsf pour le mettre en sûreté contre des moissonneurs plus habiles que nous, savoir

des oiseaux de toutes espèces dont ce champ était rempli; nous y récoltâmes de l'orge, du froment, du seigle, de l'avoine, des pois, du millet, des lentilles, peu de chaque espèce, il est vrai, mais assez pour en semer davantage l'année suivante. La moisson la plus considérable fut celle de maïs, auquel ce terrain paraissait convenir; nous en avions eu beaucoup dans notre jardin: ici il y en avait un vrai petit champ couvert de beaux épis dorés; c'était à ces grappes surtout que tous les oiseaux en voulaient. Au moment où nous nous en approchâmes, une douzaine au moins de grosses outardes prirent la fuite avec un grand bruit qui réveilla l'attention de nos chiens; ils sautèrent dans le bled, et un essaim immense d'oiseaux de toute grosseur et de toute espèce prirent la volée; une foule de cailles couraient en fuyant; enfin quelques kangourous se mirent

aussi en fuite, et échappèrent à nos chiens à l'aide de leurs échasses et de leurs sauts prodigieux.

Nous fûmes tellement troublés par ces surprises, qu'aucun de nous ne songea qu'il était armé d'un fusil pour punir ce brigandage; nous restions comme pétrifiés à regarder les fuyards en l'air ou sur la terre, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. Fritz, le déterminé chasseur, fut le premier qui revint à lui avec une vive expression d'indignation contre lui-même; et il chercha à la hâte les moyens de réparer son oubli. Sans tarder il prit son aigle, qu'il portait toujours sur sa gibecière; il lui ôta son petit capuchon de dessus les yeux, lui montra de la main les poules outardes en fuite qui s'élevaient en l'air. L'aigle prit rapidement son vol. Fritz sauta sur son onagre, galopa par-dessus ronces et pierres après son élève, et disparut dans

un moment à nos yeux. Nous vîmes alors dans les airs un spectacle qui excita vivement notre intérêt et notre curiosité; l'aigle eut bientôt sa proie en vue; il s'éleva comme un faucon, directement au-dessus, sans en détourner ses yeux perçans, puis fondit tout-à-coup avec la rapidité de l'éclair; de tous côtés on voyait les outardes effrayées se réunissant, se dispersant, cherchant à éviter leur redoutable ennemi en se cachant dans quelque buisson; mais il les laissa faire, et se borna à celle qu'il avait choisie, et qui ne put lui échapper; il se cramponna sur son dos, et la tint là sous ses terribles serres et sous son bec, jusqu'à ce que Fritz arrivant au galop, descendit, remit le capuchon sur les yeux de l'aigle, le posa sur sa gibecière, délivra la pauvre outarde de son persécuteur, et nous appela avec de grands cris de joie et de triomphe. Nous cou-

rûmes à lui. Jack seul resta sur le champ de maïs pour nous donner aussi un échantillon du savoir faire de son jeune chakal, qui s'était glissé doucement après les oiseaux, qui m'avaient paru être des cailles, et qui s'évadaient de leur côté; il les eut bientôt retrouvées; il en saisit une par l'aile, et la porta à son maître; il lui en avait apporté au moins une douzaine quand nous revînmes auprès de lui avec notre outarde, et il fallait entendre comme ces petits garçons se félicitaient de leur belle éducation et du succès de leurs élèves sauvages, que nous admirâmes beaucoup. En récompense, on leur donna tout de suite à chacun une bonne caille grasse; j'admirais leur plumage, et je vis que c'était, selon Buffon, la grosse caille du Mexique.

Après cette aventure nous allâmes en avant pour arriver aussitôt que possible à Falkendorsf, et guérir avant

toutes choses l'outarde des légères blessures qu'elle avait reçue dans son combat avec l'aigle : nous vîmes avec plaisir que c'était un mâle, et que nous pourrions l'associer à notre outarde solitaire, qui était parfaitement apprivoisée. Je chargeai promptement encore quelques gerbes de maïs sur le char, et sans autre retard nous arrivâmes à notre château d'arbre, altérés, affamés, et absolument abîmés de fatigue. La bonne mère, qui l'était autant que nous, s'occupa d'abord à nous restaurer tous par une liqueur de son invention ; elle écrasa entre des pierres des grains mûrs de maïs que nous venions de cueillir ; elle mit cette espèce de pâte sur un linge qu'elle pressa ; elle y ajouta du jus de canne à sucre, et nous présenta cette boisson douce, agréable, blanche comme du lait, nourrissante et rafraîchissante, qui fut

acceptée et bue avec grand empressement, et nous fit un bien extrême.

Je m'étais mis d'abord en arrivant à soigner notre beau coq outarde ; j'avais lavé ses blessures avec de l'eau, du vin, et du beurre, ce qui était notre baume universel ; je l'attachai ensuite par une jambe dans le poulailler, à côté de sa femelle. Jack n'avait pu sauver que deux cailles vivantes ; il me les apporta ; je les traitai de la même manière : toutes les autres, que le chakal avait tuées en les prenant, furent plumées et mises à la broche pour notre souper. Le reste de cette journée fut employé à trier les différentes espèces d'épis et à les séparer de la paille ; nous mîmes dans des calebasses ceux que nous voulions conserver pour semer. Le bled de Turquie fut mis en gerbes sous le toit, jusqu'à ce que nous eussions le temps

de le battre et de le vanner. Il faudra aussi le moudre, dit Fritz; comment ferons-nous? As-tu oublié, lui dis-je, que nous avons trouvé un moulin à bras sur le vaisseau, et que nous l'avons apporté?

*Fritz.*—Oui, mon père; mais c'est, je crois, bien pénible, et sujet à se déranger. Pourquoi ne ferions-nous pas un moulin à eau comme ceux d'Europe? nous avons assez de chutes d'eau.

*Moi.*—J'en conviens, mais ce mécanisme est très-difficile, et la roue seule me paraît une entreprise au-delà de nos forces et de notre capacité; au reste, mon fils, j'aime à te voir ce courage et ce zèle; il faudra mûrir cette idée : nous avons du temps devant nous jusqu'à ce que nous recueillions assez de grains pour avoir besoin d'un grand moulin. En attendant, faisons nos préparatifs pour notre course;

nous partirons demain à l'aube du jour. Chacun se dispersa dans ce but ; ma femme alla choisir dans son poulailler quelques poules avec une paire de coqs que nous voulions établir loin de notre demeure comme une colonie , pour chercher eux-mêmes leur nourriture dans la campagne , et s'y multiplier à leur gré. J'allai dans cette même intention prendre à l'étable quatre de nos jeunes porcs , deux paires de brebis , deux de chèvres , et un mâle de chaque espèce : notre troupeau était déjà assez considérable pour hasarder cet essai. Si nous réussissions à les acclimater ainsi dans l'île , nous n'aurions plus la peine de les nourrir , et nous les retrouverions toujours au besoin.

Le lendemain donc nous partîmes de Falkendorsf après avoir chargé notre char , sans oublier l'échelle de corde et la tente de campagne. Tous nos co-

lons animaux étaient sur le char, avec les pattes attachées de manière à ne pouvoir tenter d'en descendre. Nous laissâmes abondamment à manger aux bêtes qui restaient à la maison; nous attelâmes au char la vache, l'âne et le buffle; et Fritz, grimpé sur son bel onagre, caracolait au-devant, examinant où on pouvait traverser le plus facilement et sans danger.

Nous prîmes cette fois une nouvelle direction, exactement au milieu entre les rochers et le rivage, pour connaître toute la contrée qui s'étendait en longueur depuis Falkendorsf jusqu'à la grande baie, au-delà du cap de l'Espoir trompé; c'était proprement l'étendue de notre domaine, quoique nous eussions découvert dans une précédente course la délicieuse plaine des buffles derrière les rochers; mais l'entrée en était trop difficile, et c'était trop loin de notre demeure et de nos

plantations pour songer à y faire un établissement. Nous eûmes d'abord, comme à l'ordinaire, un peu de peine à franchir les hautes herbes, et lorsque nous fûmes entrés dans le bois, à nous tirer des lianes et des broussailles qui nous empêchaient d'avancer. Nous fûmes souvent obligés de faire des détours et de nous frayer un passage avec la hâche ; mais cette occupation me fit découvrir plusieurs petites choses utiles, entre autres des racines d'arbres dont la courbure naturelle était exactement celle des bois de selle, et des jougs pour nos bêtes de traits. J'en sciai quelques-unes que je mis sur le char.

Après une heure de marche très-pénible, nous avions pénétrés jusqu'à l'autre extrémité du bois, où nous fûmes frappés tout-à-coup d'un aspect bien singulier ; une petite plaine s'étendait devant nous, ou plutôt une espèce

de bosquet de buissons assez bas, qui nous parurent de loin presque entièrement couverts de flocons de neige. Mon petit François fut le premier qui les aperçut; il était sur le char, où nous l'avions posé, ne pouvant le faire marcher au travers des hautes herbes. O ciel! s'écria-t-il, de la neige! de la neige! quel plaisir! Maman, aidez-moi vite à descendre du char, que j'aie faire des pelottes de neige. Ah! que je suis content de voir enfin ici un hiver à neige, et non pas toujours cette éternelle pluie qui tombait si tristement.

Je ne pus m'empêcher de rire, et l'on comprend bien que je ne croyais pas à la neige par une température très-chaude; mais je ne pouvais imaginer ce que c'était que ces flocons blancs qui éblouissaient nos yeux et ressemblaient en effet à de la neige. Je soupçonnais cependant ce que c'était, et

Fritz, qui avait galoppé en avant pour s'en assurer, me le confirma en nous rapportant la main pleine de cette prétendue neige, qui se trouva, comme je l'avais pensé, du très-beau coton : tous ces charmans arbrisseaux qui croissaient dans cette plaine étaient des cotonniers. Cette production végétale, la plus utile peut-être que le ciel ait accordé à l'homme, qui lui fournit de quoi se vêtir et se coucher mollement, sans autre peine que de récolter et filer cette belle bourre blanche, se trouve avec tant d'abondance dans toutes les îles, que j'avais été surpris de n'en pas rencontrer encore. Toutes les capsules crevées par leur maturité avaient répandu de tous côtés la bourre dont elles étaient remplies; il y en avait partout, et sur la terre, et accrochés aux branches des arbrisseaux, et plusieurs même agitées par un vent léger tournoyaient dans l'air avant de tomber.

La joie de cette découverte fut bruyante et générale. Le petit François regrettait bien un peu ses boules de neige , mais sa mère lui en fit de coton , qui ne se fondaient pas , lui promit des chemises neuves et de beaux habits , et ne cessait pas de raconter tout ce qu'elle ferait de ce beau coton si je voulais lui fabriquer des rouets et des métiers pour les mettre en œuvre.

Nous en ramassâmes autant que nos sacs vides pouvaient en contenir , et ma femme remplit ses poches de graines pour les semer à Jellheim.

Après quelques momens , j'ordonnai le départ et je me dirigeai vers une pointe qui terminait le bois des calebasses et qui , étant assez élevée , me promettait une très-belle vue sur toute la contrée. J'avais envie d'établir notre colonie dans le voisinage de la plaine des cotoniers et des arbres à courges , où je trouvais tous mes us-

tensiles de ménage. Je me faisais d'avance une idée charmante d'avoir dans ce beau site tous mes colons européens emplumés ou à quatre pieds, d'établir là une métairie sous la sauvegarde de la bonne providence, de venir m'y promener quelquefois et d'avoir le plaisir d'entendre en arrivant le caquetage de notre volaille, qui me rappellerait ma patrie sur ce sol étranger.

Nous dirigeâmes donc notre course à travers le champ de coton, et nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure sur cette hauteur que je trouvai très-favorable à mon dessein; derrière nous la forêt s'élevait doucement et garantissait du vent du nord; au-devant elle se perdait insensiblement dans une plaine couverte d'une herbe épaisse et arrosée d'un joli ruisseau, ce qui était pour nos bêtes d'un avantage inap-

préciable, ainsi que pour nous lorsque nous viendrons les visiter.

Chacun approuva ma proposition de former là un petit établissement. Nous commençâmes à dresser notre tente, à faire un foyer de pierre et à préparer notre dîner. Nous nous partageâmes pour le reste de la journée des occupations préliminaires; la mère avec ses fils s'occupa à nettoyer son coton, en ôtant les grains qui y étaient attachés; elle le remit ensuite dans les sacs qui nous servirent cette nuit là d'excellens oreillers et de matelas. Pendant ce temps-là je parcourais la contrée d'alentour, pour me convaincre de sa sûreté et de sa salubrité, et pour trouver quelques gros arbres dont je pus prendre l'écorce pour ma nacelle, et enfin pour découvrir un groupe d'arbres convenablement distant les uns des autres, qui pussent me servir de piliers pour établir ma métairie. Je

fus bientôt assez heureux pour trouver exactement ce que je cherchais, à la pointe de la forêt, à peine distante de deux portées de fusil de la place où nous étions d'abord arrivés; mais je ne réussis pas aussi vite pour ma nacelle; tous les troncs d'alentour étaient trop minces, elle n'aurait pas eu la profondeur nécessaire pour se soutenir sur l'eau. Je rejoignis les miens qui s'étaient reposés en travaillant près de leur mère, et en nous préparant d'excellentes couches de coton, sur lesquelles nous allâmes de bonne heure chercher le repos pour nous préparer au travail du lendemain.

---